

## A propos de Berlioz (1803-1869)

Dans le cadre du bicentenaire de la naissance de Berlioz (1803-1869), voici quelques documents relatifs à ce musicien susceptibles d'être utilisés dans la classe en diverses circonstances : étude du texte autobiographique, de la lettre, du portrait et, de manière plus générale, du romantisme.

- Des extraits de ses *Mémoires* (chapitres 1, 2, 3, 4) : Une importante partie consacrée à sa jeunesse et un passage dans lequel il raconte la genèse de sa *Symphonie fantastique* en 1830, sa bataille d'Hernani à lui.
- Deux larges extraits de deux lettres de jeunesse de Berlioz ; l'une consacré à sa vocation d'artiste et au conflit qui l'oppose à son père à ce sujet ; l'autre dans laquelle il explique à un ami son amour impossible pour l'actrice Harriet Smithson
- Deux textes qui expliquent le « programme » de sa *Symphonie fantastique* (à rapprocher avec Chateaubriand et avec le héros romantique en général)
- Trois extraits des *Mémoires* (chapitres 4, 26, 31) consacrés à la *Symphonie fantastique*.

Pour illustrer ces textes, on trouvera sur le site « Lettres » de l'académie un large choix de références iconographiques<sup>1</sup>.

Michel Printz,  
Professeur au lycée de Fameck  
académie de Nancy-Metz

---

<sup>1</sup> <http://www.ac-nancy-metz.fr/enseign/lettres/Inspection/Communications/Berlioz/Berlioz.htm>

# Hector Berlioz, *Mémoires* <sup>1</sup>

## Chapitre 1

La Côte-Saint-André.  
Ma première communion.  
Première impression musicale

Je suis né le 11 décembre 1803 à la Côte-Saint-André <sup>2</sup>, très petite ville de France, située dans le département de l'Isère, entre Vienne, Grenoble et Lyon. Pendant les mois qui précédèrent ma naissance, ma mère ne rêva point, comme celle de Virgile, qu'elle allait mettre au monde un rameau de laurier. Quelque douloureux que soit cet aveu pour mon amour-propre, je dois ajouter qu'elle ne crut pas non plus, comme Olympias, mère d'Alexandre, porter dans son sein un tison ardent. Cela est fort extraordinaire, j'en conviens, mais cela est vrai. Je vis le jour tout simplement, sans aucun des signes précurseurs en usage dans les temps poétiques, pour annoncer la venue des prédestinés de la gloire. Serait-ce que notre époque manque de poésie ?

La Côte-Saint-André, son nom l'indique, est bâtie sur le versant d'une colline, et domine une assez vaste plaine, riche, dorée, verdoyante, dont le silence a je ne sais quelle majesté rêveuse, encore augmentée par la ceinture de montagnes qui la borne au sud et à l'est, et derrière laquelle se dressent au loin, chargés de glaciers, les pics gigantesques des Alpes.

Je n'ai pas besoin de dire que je fus élevé dans la foi catholique, apostolique et romaine. Cette religion charmante, depuis qu'elle ne brûle plus personne, a fait mon bonheur pendant sept années entières ; et, bien que nous soyons brouillés ensemble depuis longtemps, j'en ai toujours conservé un souvenir fort tendre. Elle m'est si sympathique, d'ailleurs, que si j'avais eu le malheur de naître au sein d'un de ces schismes éclos sous la lourde incubation de Luther ou de Calvin, à coup sûr, au premier instant de sens poétique et de loisir, je me fusse hâté d'en faire abjuration solennelle pour embrasser la belle romaine de tout mon cœur. Je fis ma première communion le même jour que ma sœur aînée <sup>3</sup>, et dans le couvent d'ursulines où elle était pensionnaire. Cette circonstance singulière donna à ce premier acte religieux un caractère de douceur que je me rappelle avec attendrissement. L'aumônier du couvent me vint chercher à six heures du matin. C'était au printemps, le soleil souriait, la brise se jouait dans les peupliers murmurants; je ne sais quel arôme délicieux remplissait l'atmosphère. Je franchis tout ému le seuil de la sainte maison. Admis dans la chapelle, au milieu des jeunes amies de ma sœur, vêtues de blanc, j'attendis en priant avec elles l'instant de l'auguste cérémonie. Le prêtre s'avança, et, la messe commencée, j'étais tout à Dieu. Mais je fus désagréablement affecté quand, avec cette partialité discourtoise que certains hommes conservent pour leur sexe jusqu'au pied des autels, le prêtre m'invita à me présenter à la sainte table avant ces charmantes jeunes filles qui, je le sentais, auraient dû m'y précéder. Je m'approchai cependant, rougissant de cet honneur immérité. Alors, au moment où je recevais l'hostie consacrée, un chœur de voix virginales, entonnant un hymne à l'Eucharistie, me remplit d'un trouble à la fois mystique et passionné, que je ne savais comment dérober à l'attention des assistants. Je crus voir le ciel s'ouvrir, le ciel de l'amour et des chastes délices, un ciel plus pur et plus beau mille fois que celui dont on m'avait tant parlé. Ô merveilleuse puissance de l'expression vraie, incomparable beauté de la mélodie du cœur ! Cet air, si naïvement adapté à de saintes paroles et chanté dans une cérémonie religieuse, était celui de la romance de Nina : "*Quand le bien-aimé reviendra.*" Je l'ai reconnu dix ans après. Quelle extase de ma jeune âme ! cher d'Alayrac ! <sup>4</sup> Et le peuple oublieux des musiciens se souvient à peine de ton nom, à cette heure !

Ce fut ma première impression musicale.

Je devins ainsi *saint* tout d'un coup, mais saint au point d'entendre la messe tous les jours, de communier chaque dimanche, et d'aller au tribunal de la pénitence pour dire au directeur de ma conscience : "Mon père, *je n'ai rien fait.* ..." — "Eh bien, mon enfant, répondait le digne homme, *il faut continuer.*" Je n'ai que trop bien suivi ce conseil pendant plusieurs années.

---

<sup>1</sup> Berlioz a l'idée d'écrire ses *Mémoires* en 1848. En septembre 1858 il commence à en publier des extraits dans le journal *Le Monde illustré*. Le manuscrit est remis à l'imprimeur en 1864. Publication posthume en 1870.

<sup>2</sup> Voir des détails sur la ville natale de Berlioz : <http://www.hberlioz.com/LaCote/BerliozLacoteF.html>

<sup>3</sup> La « sœur aînée » est la première sœur d'Hector Berlioz, Marguerite-Anne-Louise, dite Nanci (1806-1851); il était lui-même en fait l'aîné des six enfants de la famille.

Voir le portrait de Nanci : <http://www.hberlioz.com/Photos/BerliozPhotos6.html>

<sup>4</sup> Le compositeur Nicolas-Marie Dalayrac [D'Alayrac] (1753-1809) est notamment l'auteur d'une *Nina, ou la Folle par amour*, comédie en un acte (1786).

Notice biographique : [http://musicologie.free.fr/Biographies/d/dalayrac\\_nicolas\\_marie.html](http://musicologie.free.fr/Biographies/d/dalayrac_nicolas_marie.html)

## Chapitre 2

Mon père  
Mon éducation littéraire.  
Ma passion pour les voyages. Virgile.  
Première secousse poétique.

Mon père <sup>1</sup> était médecin. Il ne m'appartient pas d'apprécier son mérite. Je me bornerai à dire de lui : il inspirait une très grande confiance, non seulement dans notre petite ville, mais encore dans les villes voisines. Il travaillait constamment, croyant la conscience d'un honnête homme engagée quand il s'agit de la pratique d'un art difficile et dangereux comme la médecine, et que, dans la limite de ses forces, il doit consacrer à l'étude tous ses instants, puisque de la perte d'un seul peut dépendre la vie de ses semblables. Il a toujours honoré ses fonctions en les remplissant de la façon la plus désintéressée, en bienfaiteur des pauvres et des paysans, plutôt qu'en homme obligé de vivre de son état. Un concours ayant été ouvert en 1810 par la société de médecine de Montpellier sur une question neuve et importante de l'art de guérir, mon père écrivit à ce sujet un mémoire qui obtint le prix. J'ajouterai que son livre fut imprimé à Paris et que plusieurs médecins célèbres lui ont emprunté des idées sans le citer jamais<sup>2</sup>. Ce dont mon père, dans sa candeur, s'étonnait, en ajoutant seulement : "Qu'importe, si la vérité triomphe !" Il a cessé d'exercer depuis longtemps, ses forces ne le lui permettant plus. La lecture et la méditation occupent sa vie maintenant.

Il est doué d'un esprit libre. C'est dire qu'il n'a aucun préjugé social, politique ni religieux. Il avait néanmoins si formellement promis à ma mère de ne rien tenter pour me détourner des croyances regardées par elle comme indispensables à mon salut, qu'il lui est arrivé plusieurs fois, je m'en souviens, de me faire réciter mon catéchisme. Effort de probité, de sérieux, ou d'indifférence philosophique, dont, il faut l'avouer, je serais incapable à l'égard de mon fils. Mon père, depuis longtemps, souffre d'une incurable maladie de l'estomac, qui l'a cent fois mis aux portes du tombeau. Il ne mange presque pas. L'usage constant et de jour en jour plus considérable de l'opium ranime seul aujourd'hui ses forces épuisées. Il y a quelques années, découragé par les douleurs atroces qu'il ressentait, il prit à la fois trente-deux grains d'opium. "Mais je t'avoue, me dit-il plus tard, en me racontant le fait, que ce n'était pas pour me guérir." Cette effroyable dose de poison, au lieu de le tuer comme il l'espérait, dissipa presque immédiatement ses souffrances et le rendit momentanément à la santé.

J'avais dix ans quand il me mit au petit séminaire de la Côte pour y commencer l'étude du latin. Il m'en retira bientôt après, résolu à entreprendre lui-même mon éducation.

Pauvre père, avec quelle patience infatigable, avec quel soin minutieux et intelligent il a été ainsi mon maître de langues, de littérature, d'histoire, de géographie et même de musique ! ainsi qu'on le verra tout à l'heure. Combien une pareille tâche, accomplie de la sorte, prouve dans un homme de tendresse pour son fils ! et qu'il y a peu de pères qui en soient capables ! Je n'ose croire pourtant cette éducation de famille aussi avantageuse que l'éducation publique, sous certains rapports. Les enfants restant ainsi en relations exclusives avec leurs parents, leurs serviteurs, et de jeunes amis choisis, ne s'accoutument point de bonne heure au rude contact des aspérités sociales; le monde et la vie réelle demeurent pour eux des livres fermés; et je sais à n'en pouvoir douter, que je suis resté à cet égard enfant ignorant et gauche jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans.

Mon père, tout en n'exigeant de moi qu'un travail très modéré, ne put jamais m'inspirer un véritable goût pour les études classiques. L'obligation d'apprendre chaque jour par cœur quelques vers d'Horace et de Virgile m'était surtout odieuse. Je retenais cette belle poésie avec beaucoup de peine et une véritable torture de cerveau. Mes pensées s'échappaient d'ailleurs de droite et de gauche, impatientes de quitter la route qui leur était tracée. Ainsi je passais de longues heures devant des mappemondes, étudiant avec acharnement le tissu complexe que forment les îles, caps et détroits de la mer du Sud et de l'archipel Indien; réfléchissant sur la création de ces terres lointaines, sur leur végétation, leurs habitants, leur climat, et pris d'un désir ardent de les visiter. Ce fut l'éveil de ma passion pour les voyages et les aventures.

Mon père, à ce sujet, disait de moi avec raison : "Il sait le nom de chacune des îles Sandwich, des Moluques, des Philippines; il connaît le détroit de Torrès, Timor, Java et Bornéo, et ne pourrait dire seulement le nombre des départements de la France." Cette curiosité de connaître les contrées éloignées, celles de l'autre hémisphère surtout, fut encore irritée par l'avidité de lecture de tout ce que la bibliothèque de mon père contenait de voyages anciens et modernes; et nul doute que, si le lieu de ma naissance eût été un port de mer, je me fusse enfui quelque jour sur un navire, avec ou sans le consentement de mes parents,

---

<sup>1</sup> mon père = Louis Berlioz (1776-1848).

Voir son portrait: <http://www.hberlioz.com/Photos/BerliozPhotos6.html>

<sup>2</sup> Louis Berlioz, *Mémoire sur les maladies chroniques, les évacuations sanguines et l'acupuncture*. Paris, Crouillebois 1816.

pour devenir marin. Mon fils <sup>1</sup> a de très bonne heure manifesté les mêmes instincts. Il est aujourd'hui sur un vaisseau de l'État, et j'espère qu'il parcourra avec honneur la carrière de la marine, qu'il a embrassée et qu'il avait choisie avant d'avoir seulement vu la mer.

Le sentiment des beautés élevées de la poésie vint faire diversion à ces rêves océaniques, quand j'eus quelque temps ruminé La Fontaine et Virgile. Le poète latin, bien avant le fabuliste français, dont les enfants sont incapables, en général, de sentir la profondeur cachée sous la naïveté, et la science de style voilée par un naturel si rare et si exquis, le poète latin, dis-je, en me parlant de passions épiques que je pressentais, sut le premier trouver le chemin de mon cœur et enflammer mon imagination naissante. Combien de fois, expliquant devant mon père le quatrième livre de l'*Enéide*, n'ai-je pas senti ma poitrine se gonfler, ma voix s'altérer et se briser !... Un jour, déjà troublé dès le début de ma traduction orale par le vers :

*At regina graui iam dudum saucia cura,*

j'arrivais tant bien que mal à la péripétie du drame; mais lorsque j'en fus à la scène où Didon expire sur son bûcher, entourée des présents que lui fit Énée, des armes du perfide, et versant sur *ce lit, hélas ! bien connu*, les flots de son sang courroucé; obligé que j'étais de répéter les expressions désespérées de la mourante, *trois fois se levant appuyée sur son coude et trois fois retombant*, de décrire sa blessure et son mortel amour frémissant au fond de sa poitrine, et les cris de sa sœur, de sa nourrice, de ses femmes éperdues, et cette agonie pénible dont les dieux mêmes émus envoient Iris abrégier la durée, les lèvres me tremblèrent, les paroles en sortaient à peine et inintelligibles; enfin au vers :

*Quaesivit coelo lucem ingemuitque reperta,*

à cette image sublime de Didon qui *cherche aux cieux la lumière et gémit en la retrouvant*, je fus pris d'un frissonnement nerveux, et, dans l'impossibilité de continuer, je m'arrêtai court.

Ce fut une des occasions où j'appréciai le mieux l'ineffable bonté de mon père. Voyant combien j'étais embarrassé et confus d'une telle émotion, il feignit de ne la point apercevoir, et, se levant tout à coup, il ferma le livre en disant : "Assez, mon enfant, je suis fatigué !" Et je courus, loin de tous les yeux, me livrer à mon chagrin virgilien.

### Chapitre 3

Meylan.  
Mon oncle.  
Les brodequins roses.  
L'hamadryade du Saint-Eynard.  
L'amour dans un cœur de douze ans.

C'est que je connaissais déjà cette cruelle passion, si bien décrite par l'auteur de l'*Enéide*, passion rare, quoi qu'on en dise, si mal définie et si puissante sur certaines âmes. Elle m'avait été révélée avec la musique, à l'âge de douze ans. Voici comment.

Mon grand-père maternel, dont le nom est celui du fabuleux guerrier de Walter Scott (Marmion) <sup>2</sup>, vivait à Meylan, campagne située à deux lieues de Grenoble, du côté de la frontière de Savoie. Ce village et les hameaux qui l'entourent, la vallée de l'Isère qui se déroule à leurs pieds et les montagnes du Dauphiné qui viennent là se joindre aux Basses-Alpes, forment un des plus romantiques séjours que j'aie jamais admirés. Ma mère, mes sœurs et moi, nous allions ordinairement chaque année y passer trois semaines vers la fin de l'été. Mon oncle <sup>3</sup>, qui suivait alors la trace lumineuse du grand Empereur, venait quelquefois nous y joindre, tout chaud encore de l'haleine du canon, orné tantôt d'un simple coup de lance, tantôt d'un coup de mitraille dans le pied ou d'un magnifique coup de sabre au travers de la figure. Il n'était encore qu'adjudant-major de lanciers; jeune, épris de la gloire, prêt à donner sa vie pour un de ses regards, croyant le trône de Napoléon inébranlable comme le mont Blanc; et joyeux et galant, grand amateur de violon et chantant fort bien l'opéra-comique.

Dans la partie haute de Meylan, tout contre l'escarpement de la montagne, est une maisonnette blanche, entourée de vignes et de jardins, d'où la vue plonge sur la vallée de l'Isère; derrière sont quelques collines rocailleuses, une vieille tour en ruine, des bois, et l'imposante masse d'un rocher immense, le Saint-Eynard; une retraite évidemment prédestinée à être le théâtre d'un roman. C'était la villa de madame Gautier, qui l'habitait pendant la belle saison avec ses deux nièces, dont la plus jeune s'appelait Estelle <sup>4</sup>. Ce nom seul eût suffi pour attirer mon attention; il m'était cher déjà à cause de la pastorale de Florian (*Estelle et Némorin*)

<sup>1</sup> mon fils : né en 1834, mort en 1867, il se prénommaît Louis comme son grand-père.

<http://www.hberlioz.com/Photos/BerliozPhotos6.html>

<sup>2</sup> Walter Scott (1771-1832), *Marmion* (1811), romance historique située à l'époque élisabéthaine.

<sup>3</sup> mon oncle (maternel) = Félix Marmion : <http://www.hberlioz.com/Photos/BerliozPhotos6.html>

<sup>4</sup> Estelle Dubœuf : <http://www.hberlioz.com/Photos/BerliozPhotos7.html>

dérobée par moi dans la bibliothèque de mon père, et lue en cachette, cent et cent fois <sup>1</sup>. Mais celle qui le portait avait dix-huit ans, une taille élégante et élevée, de grands yeux armés en guerre, bien que toujours souriants, une chevelure digne d'ornier le casque d'Achille, des pieds, je ne dirai pas d'Andalouse, mais de Parisienne pur sang, et des... brodequins roses ! ... Je n'en avais jamais vu... Vous riez !... Eh bien, j'ai oublié la couleur de ses cheveux (que je crois noirs pourtant) et je ne puis penser à elle sans voir scintiller, en même temps que les grands yeux, les petits brodequins roses.

En l'apercevant, je sentis une secousse électrique; je l'aimai, c'est tout dire. Le vertige me prit et ne me quitta plus. Je n'espérais rien... je ne savais rien... mais j'éprouvais au cœur une douleur profonde. Je passais des nuits entières à me désoler. Je me cachais le jour dans les champs de maïs, dans les réduits secrets du verger de mon grand-père, comme un oiseau blessé, muet et souffrant. La jalousie, cette pâle compagne des plus pures amours, me torturait au moindre mot adressé par un homme à mon idole. J'entends encore en frémissant le bruit des éperons de mon oncle quand il dansait avec elle ! Tout le monde, à la maison et dans le voisinage, s'amusait de ce pauvre enfant de douze ans brisé par un amour au-dessus de ses forces. Elle-même qui, la première, avait tout deviné, s'en est fort divertie, j'en suis sûr. Un soir il y avait une réunion nombreuse chez sa tante; il fut question de jouer aux barres; il fallait, pour former les deux camps ennemis, se diviser en deux groupes égaux; les cavaliers choisissaient leurs dames; on *fit* exprès de me laisser avant tous désigner la mienne. Mais je n'osai, le cœur me battait trop fort; je baissai les yeux en silence. Chacun de me railler; quand M<sup>lle</sup> Estelle, saisissant ma main : "Eh bien, non, c'est moi qui choisirai ! Je prends M. Hector !" O douleur ! elle riait aussi, la cruelle, en me regardant du haut de sa beauté...

Non, le temps n'y peut rien... d'autres amours n'effacent point la trace du premier... J'avais treize ans, quand je cessai de la voir... J'en avais trente quand, revenant d'Italie par les Alpes, mes yeux se voilèrent en apercevant de loin le Saint-Eynard, et la petite maison blanche et la vieille tour... Je l'aimais encore... J'appris en arrivant qu'elle était devenue... mariée et... tout ce qui s'ensuit. Cela ne me guérit point. Ma mère, qui me taquinait quelquefois au sujet de ma première passion, eut peut-être tort de me jouer alors le tour qu'on va lire. "Tiens, me dit-elle, peu de jours après mon retour de Rome, voilà une lettre qu'on m'a chargée de faire tenir à une dame qui doit passer ici tout à l'heure dans la diligence de Vienne. Va au bureau du courrier, pendant qu'on changera de chevaux, tu demanderas M<sup>me</sup> F\*\*\*\*\* et tu lui remettras la lettre. Regarde bien cette dame, je parie que tu la reconnaitras, quoique tu ne l'aies pas vue depuis dix-sept ans." Je vais, sans me douter de ce que cela voulait dire, à la station de la diligence. A son arrivée, je m'approche la lettre à la main, demandant M<sup>me</sup> F\*\*\*\*\*. "C'est moi, monsieur !" me dit une voix. C'est elle ! me dit un coup sourd qui retentit dans ma poitrine. Estelle !... encore belle !... Estelle !... la nymphe, l'hamadryade du Saint-Eynard, des vertes collines de Meylan ! C'est son port de tête, sa splendide chevelure, et son sourire éblouissant !... mais les petits brodequins roses, hélas! où étaient-ils ?... On prit la lettre. Me reconnut-on ? je ne sais. La voiture repartit; je rentrai tout vibrant de la commotion. "Allons, me dit ma mère en m'examinant, je vois que Némorin n'a point oublié son Estelle." Son Estelle ! méchante mère !...

## Chapitre 4

Premières leçons de musique, données par mon père.  
Mes essais en composition.  
Études ostéologiques.  
Mon aversion pour la médecine.  
Départ pour Paris.

Quand j'ai dit plus haut que la musique m'avait été révélée en même temps que l'amour, à l'âge de douze ans, c'est la composition que j'aurais dû dire; car je savais déjà, avant ce temps, chanter à première vue et jouer de deux instruments. Mon père encore m'avait donné ce commencement d'instruction musicale.

Le hasard m'ayant fait trouver un flageolet au fond d'un tiroir où je furetais, je voulus aussitôt m'en servir, cherchant inutilement à reproduire l'air populaire de Marlborough.

Mon père, que ces sifflements incommodaient fort, vint me prier de le laisser en repos, jusqu'à l'heure où il aurait le loisir de m'enseigner le doigté du mélodieux instrument, et l'exécution du chant *héroïque* dont j'avais fait choix. Il parvint en effet à me les apprendre sans trop de peine; et, au bout de deux jours, je fus maître de régaler de mon air de Marlborough toute la famille.

On voit déjà, n'est-ce pas, mon aptitude pour les grands effets d'instruments à vent ?... (Un biographe pur sang ne manquerait pas de tirer cette ingénieuse induction...) Ceci inspira à mon père l'envie de m'apprendre à lire la musique; il m'expliqua les premiers principes de cet art, en me donnant une idée nette de la raison des signes musicaux et de l'office qu'ils remplissent. Bientôt après, il me mit entre les mains une

---

<sup>1</sup> *Estelle*, roman pastoral de Florian (1755-1794), publié en 1787.

flûte, avec la méthode de Devienne <sup>1</sup>, et prit, comme pour le flageolet, la peine de m'en montrer le mécanisme. Je travaillai avec tant d'ardeur, qu'au bout de sept à huit mois j'avais acquis sur la flûte un talent plus que passable. Alors, désireux de développer les dispositions que je montrais, il persuada à quelques familles aisées de la Côte de se réunir à lui pour faire venir de Lyon un maître de musique. Ce plan réussit. Un second violon du théâtre des Célestins, qui jouait en outre de la clarinette, consentit à venir se fixer dans notre petite ville barbare, et à tenter d'en musicaliser les habitants, moyennant un certain nombre d'élèves assuré, et des appointements fixes pour diriger la bande militaire de la garde nationale. Il se nommait Imbert. Il me donna deux leçons par jour; j'avais une jolie voix de soprano; bientôt je fus un lecteur intrépide, un assez agréable chanteur, et je jouai sur la flûte les concertos de Drouet les plus compliqués. Le fils de mon maître, un peu plus âgé que moi, et déjà habile corniste, m'avait pris en amitié. Un matin il vint me voir, j'allais partir pour Meylan : "Comment, me dit-il, vous partiez sans me dire adieu ! Embrassons-nous, peut-être ne vous reverrai-je plus..." Je restai surpris de l'air étrange de mon jeune camarade et de la façon solennelle avec laquelle il m'avait quitté. Mais l'incommensurable joie de revoir Meylan et la radieuse *Stella montis* me l'eurent bientôt fait oublier. Quelle triste nouvelle au retour ! Le jour même de mon départ, le jeune Imbert, profitant de l'absence momentanée de ses parents, s'était pendu dans sa maison. On n'a jamais pénétré le motif de ce suicide.

J'avais découvert, parmi de vieux livres, le traité d'harmonie de Rameau, commenté et simplifié par d'Alembert <sup>2</sup>. J'eus beau passer des nuits à lire ces théories obscures, je ne pus parvenir à leur trouver un sens. Il faut en effet être déjà maître de la science des accords, et avoir beaucoup étudié les questions de physique expérimentale sur lesquelles repose le système tout entier, pour comprendre ce que l'auteur a voulu dire. C'est donc un traité d'harmonie à l'usage seulement de ceux qui la savent. Et pourtant je voulais composer. Je faisais des arrangements de duos en trios et en quatuors, sans pouvoir parvenir à trouver des accords ni une basse qui eussent le sens commun. Mais à force d'écouter des quatuors de Pleyel <sup>3</sup> exécutés le dimanche par nos amateurs, et grâce au traité d'harmonie de Catel <sup>4</sup>, que j'étais parvenu à me procurer, je pénétrai enfin, et en quelque sorte subitement, le mystère de la formation et de l'enchaînement des accords. J'écrivis aussitôt une espèce de pot-pourri à six parties, sur des thèmes italiens dont je possédais un recueil. L'harmonie en parut supportable. Enhardi par ce premier pas, j'osai entreprendre de composer un quintette pour flûte, deux violons, alto et basse, que nous exécutâmes, trois amateurs, mon maître et moi.

Ce fut un triomphe. Mon père seul ne parut pas de l'avis des applaudisseurs. Deux mois après, nouveau quintette. Mon père voulut en entendre la partie de flûte, avant de me laisser tenter la grande exécution, selon l'usage des amateurs de province, qui s'imaginent pouvoir juger un quatuor d'après le premier violon. Je la lui jouai, et à une certaine phrase : "A la bonne heure, me dit-il, ceci est de la musique." Mais ce quintette, beaucoup plus ambitieux que le premier, était aussi bien plus difficile; nos amateurs ne purent parvenir à l'exécuter passablement. L'alto et le violoncelle surtout pataugeaient à qui mieux mieux.

J'avais à cette époque douze ans et demi. Les biographes qui ont écrit, dernièrement encore, *qu'à vingt ans, je ne connaissais pas les notes*, se sont, on le voit, étrangement trompés.

J'ai brûlé les deux quintettes, quelques années après les avoir faits, mais il est singulier qu'en écrivant, beaucoup plus tard, à Paris <sup>5</sup>, ma première composition d'orchestre, la phrase approuvée par mon père dans le second de ces essais, me soit revenue en tête, et se soit fait adopter. C'est le chant en la bémol exposé par les premiers violons, un peu après le début de l'allegro de l'ouverture des *Francs-Juges* <sup>6</sup>.

Après la triste et inexplicable fin de son fils, le pauvre Imbert était retourné à Lyon, où je crois qu'il est mort. Il eut presque immédiatement à la Côte un successeur, beaucoup plus habile que lui, nommé Dorant. Celui-ci, Alsacien de Colmar, jouait à peu près de tous les instruments, et excellait sur la clarinette, la basse, le violon et la guitare. Il donna des leçons de guitare à ma sœur aînée <sup>7</sup> qui avait de la voix, mais que la nature a entièrement privée de tout instinct musical. Elle aime la musique pourtant, sans avoir jamais pu parvenir à la lire et à déchiffrer seulement une romance. J'assistais à ses leçons; je voulus en prendre aussi moi-même; jusqu'à ce que Dorant, en artiste honnête et original, vint dire brusquement à mon père "Monsieur, il m'est impossible de continuer mes leçons de guitare à votre fils ! — Pourquoi donc ? vous aurait-il manqué de

<sup>1</sup> François Devienne, *Méthode de flûte théorique et pratique*.

<sup>2</sup> D'Alembert, *Elémens de musique théorique et pratique, suivant les principes de M. Rameau, éclaircis développés et simplifiés*, Paris, David, 1752.

Jean-Philippe Rameau (1683-1764), *Traité de l'harmonie réduite à ses principes naturels*, Paris, Ballard, 1722.

<sup>3</sup> Ignace Pleyel (1757-1831), compositeur élève de Haydn, pianiste-concertiste, facteur de pianos.

<sup>4</sup> Charles Simon Catel (1773-1830), professeur au Conservatoire, auteur d'un *Traité d'harmonie* (1802)

<sup>5</sup> Visite guidée du Paris de Berlioz : <http://www.hberlioz.com/Paris/BerliozParisF.html>

<sup>6</sup> Les *Franc-Juges* ; lire des détails sur cette composition : <http://www.hberlioz.com/Scores/pfrancsjuges.htm>

<sup>7</sup> Nancy

quelque manière, ou se montre-t-il paresseux au point de vous faire désespérer de lui ? — Rien de tout cela, mais ce serait ridicule, il est aussi fort que moi."

Me voilà donc passé maître sur ces trois majestueux et incomparables instruments, le flageolet, la flûte et la guitare ! Qui oserait méconnaître dans ce choix judicieux, l'impulsion de la nature me poussant vers les plus immenses effets d'orchestre et la musique à la Michel-Ange !!!... La flûte, la guitare et le flageolet !!!... Je n'ai jamais possédé d'autres talents d'exécution; mais ceux-ci me paraissent déjà fort respectables. Encore, non, je me fais tort, je jouais aussi du tambour.

Mon père n'avait pas voulu me laisser entreprendre l'étude du piano. Sans cela il est probable que je fusse devenu un pianiste redoutable, comme quarante mille autres. Fort éloigné de vouloir faire de moi un artiste, il craignait sans doute que le piano ne vînt à me passionner trop violemment et à m'entraîner dans la musique plus loin qu'il ne le voulait.

La pratique de cet instrument m'a manqué souvent; elle me serait utile en maintes circonstances; mais, si je considère l'effrayante quantité de platitudes dont il facilite journellement l'émission, platitudes honteuses et que la plupart de leurs auteurs ne pourraient pourtant pas écrire si, privés de leur kaléidoscope musical, ils n'avaient pour cela que leur plume et leur papier, je ne puis m'empêcher de rendre grâce au hasard qui m'a mis dans la nécessité de parvenir à composer silencieusement et librement, en me garantissant ainsi de la tyrannie des habitudes des doigts, si dangereuses pour la pensée, et de la séduction qu'exerce toujours plus ou moins sur le compositeur la sonorité des choses vulgaires. Il est vrai que les innombrables amateurs de ces choses-là expriment à mon sujet le regret contraire; mais j'en suis peu touché.

Les essais de composition de mon adolescence portaient l'empreinte d'une mélancolie profonde. Presque toutes mes mélodies étaient dans le mode mineur. Je sentais le défaut sans pouvoir l'éviter. Un crêpe noir couvrait mes pensées; mon romanesque amour de Meylan les y avait enfermées. Dans cet état de mon âme, lisant sans cesse l'*Estelle* de Florian, il était probable que je finirais par mettre en musique quelques-unes des nombreuses romances contenues dans cette pastorale, dont la fadeur alors me paraissait douce. Je n'y manquai pas.

J'en écrivis une, entre autres, extrêmement triste sur des paroles qui exprimaient mon désespoir de quitter les bois et les lieux *honorés par les pas, éclairés par les yeux*<sup>1</sup> et les petits brodequins roses de ma beauté cruelle. Cette pâle poésie me revient aujourd'hui<sup>2</sup>, avec un soleil printanier, à Londres<sup>3</sup>, où je suis en proie à de graves préoccupations, à une inquiétude mortelle, à une colère concentrée de trouver encore là comme ailleurs tant d'obstacles ridicules... En voici la première strophe :

*Je vais donc quitter pour jamais  
Mon doux pays, ma douce amie,  
Loin d'eux je vais traîner ma vie  
Dans les pleurs et dans les regrets !  
Fleuve dont j'ai vu l'eau limpide,  
Pour réfléchir ses doux attraits,  
Suspendre sa course rapide,  
Je vais vous quitter pour jamais.*

Quant à la mélodie de cette romance, brûlée comme le sextuor, comme les quintettes, avant mon départ pour Paris, elle se présenta humblement à ma pensée, lorsque j'entrepris en 1829 d'écrire ma *Symphonie fantastique*<sup>4</sup>. Elle me sembla convenir à l'expression de cette tristesse accablante d'un jeune cœur qu'un amour sans espoir commence à torturer, et je l'accueillis. C'est la mélodie que chantent les premiers violons au début du largo de la première partie de cet ouvrage, intitulé : RÉVERIES, PASSIONS; je n'y ai rien changé.

Mais pendant ces diverses tentatives musicales, au milieu de mes lectures, de mes études géographiques, de mes aspirations religieuses et des alternatives de calme et de tempête dans mon premier amour, le moment approchait où je devais me préparer à suivre une carrière. Mon père me destinait à la sienne, n'en concevant pas de plus belle, et m'avait dès longtemps laissé entrevoir son dessein.

Mes sentiments à cet égard n'étaient rien moins que favorables à ses vues, et je les avais aussi dans l'occasion manifestés avec énergie. Sans me rendre compte précisément de ce que j'éprouvais, je pressentais une existence passée bien loin du chevet des malades, des hospices et des amphithéâtres. N'osant m'avouer celle que je rêvais, ma résolution me paraissait pourtant bien prise de résister à tout ce qu'on pourrait faire pour m'amener à la médecine. La vie de Gluck<sup>5</sup> et celle de Haydn que je lus à cette

---

<sup>1</sup> La Fontaine, *Les deux pigeons*

<sup>2</sup> avril 1848

<sup>3</sup> Berlioz à Londres : <http://www.hberlioz.com/London/BerliozLondonF.html>

<sup>4</sup> Textes et documents sur la *Symphonie fantastique* : <http://www.hberlioz.com/Scores/pfantastique.htm>

<sup>5</sup> Berlioz et Gluck : <http://www.hberlioz.com/Predecessors/gluckf.htm>

époque, dans la *Biographie universelle*<sup>1</sup>, me jetèrent dans la plus grande agitation. Quelle belle gloire ! me disais-je, en pensant à celle de ces deux hommes illustres; quel bel art ! quel bonheur de le cultiver en grand! En outre, un incident fort insignifiant en apparence vint m'impressionner encore dans le même sens et illuminer mon esprit d'une clarté soudaine qui me fit entrevoir au loin mille horizons musicaux étranges et grandioses.

Je n'avais jamais vu de grande partition. Les seuls morceaux de musique à moi connus consistaient en solfèges accompagnés d'une basse chiffrée, en solos de flûte ou en fragments d'opéras avec accompagnement de piano. Or, un jour, une feuille de papier réglée à vingt-quatre portées me tomba sous la main. En apercevant cette grande quantité de lignes, je compris aussitôt à quelle multitude de combinaisons instrumentales et vocales leur emploi ingénieux pouvait donner lieu, et je m'écriai : "Quel orchestre on doit pouvoir écrire là-dessus !" A partir de ce moment la fermentation musicale de ma tête ne fit que croître, et mon aversion pour la médecine redoubla. J'avais de mes parents une trop grande crainte, toutefois, pour rien oser avouer de mes audacieuses pensées, quand mon père, à la faveur même de la musique, en vint à un coup d'Etat pour détruire ce qu'il appelait mes puérides antipathies, et me faire commencer les études médicales.

Afin de me familiariser instantanément avec les objets que je devais bientôt avoir constamment sous les yeux, il avait étalé dans son cabinet l'énorme *Traité d'ostéologie* de Munro, ouvert, et contenant des gravures de grandeur naturelle, où les diverses parties de la charpente humaine sont reproduites très fidèlement. "Voilà un ouvrage, me dit-il, que tu vas avoir à étudier. Je ne pense pas que tu persistes dans tes idées hostiles à la médecine ; elles ne sont ni raisonnables ni fondées sur quoi que ce soit. Et si, au contraire, tu veux me promettre d'entreprendre sérieusement ton cours d'ostéologie, je ferai venir de Lyon, pour toi, une flûte magnifique garnie de toutes les nouvelles clefs." Cet instrument était depuis longtemps l'objet de mon ambition. Que répondre ?... La solennité de la proposition, le respect mêlé de crainte que m'inspirait mon père, malgré toute sa bonté, et la force de la tentation, me troublèrent au dernier point. Je laissai échapper un oui bien faible et rentrai dans ma chambre, où je me jetai sur mon lit accablé de chagrin. Être médecin ! étudier l'anatomie ! disséquer ! assister à d'horribles opérations ! au lieu de me livrer corps et âme à la musique, cet art sublime dont je concevais déjà la grandeur ! Quitter l'empyrée pour les plus tristes séjours de la terre ! les anges immortels de la poésie et de l'amour et leurs chants inspirés, pour de sales infirmiers, d'affreux garçons d'amphithéâtre, des cadavres hideux, les cris des patients, les plaintes et le rôle précurseurs de la mort !...

Oh ! non, tout cela me semblait le renversement absolu de l'ordre naturel de ma vie, et monstrueux et impossible. Cela fut pourtant.

Les études d'ostéologie furent commencées en compagnie d'un de mes cousins (A.Robert, aujourd'hui l'un des médecins distingués de Paris), que mon père avait pris pour élève en même temps que moi. Malheureusement Robert jouait fort bien du violon (il était de mes exécutants pour les quintettes) et nous nous occupions ensemble un peu plus de musique que d'anatomie pendant les heures de nos études. Ce qui ne l'empêchait pas, grâce au travail obstiné auquel il se livrait chez lui en particulier, de savoir toujours beaucoup mieux que moi ses démonstrations. De là, bien de sévères remontrances et même de terribles colères paternelles.

Néanmoins, moitié de gré, moitié de force, je finis par apprendre tant bien que mal de l'anatomie tout ce que mon père pouvait m'en enseigner, avec le secours des préparations sèches (des squelettes) seulement ; et j'avais dix-neuf ans quand, encouragé par mon condisciple, je dus me décider à aborder les grandes études médicales et à partir avec lui, dans cette intention, pour Paris. [...]

\* \* \*

---

<sup>1</sup> *Biographie universelle*, sous la direction de Joseph et Louis-Gabriel Michaud.

## Hector Berlioz, *Correspondance*

A son père le docteur Louis Berlioz

Paris, ce 25 avril 1825  
Mon cher papa,

La lettre que je viens de recevoir de maman m'a confirmé que vous vous abusiez toujours de plus en plus sur mon compte ; elle est elle-même tellement prévenue contre moi, qu'elle va jusqu'à me faire entendre, que je n'avais point réellement écrit la lettre du mois de mars, qui s'est perdue, et qui a causé tant de quiproquos. Je n'aurais jamais cru pouvoir être accusé d'un mensonge aussi indigne et aussi longtemps soutenu. Les recherches que j'ai faites au grand bureau de la poste pour retrouver ma lettre ont été infructueuses, je suis bien sûr d'avoir mis l'adresse et de ne pas l'avoir perdue ; ainsi ce n'est que de la Frette à la Côte qu'elle peut s'être égarée.

Ne pourrai-je donc pas, mon cher papa, vous faire changer de manière de voir à mon égard ; quoi ! Je serais un mauvais fils, un mauvais frère, un idiot, un homme indigne de l'estime des gens raisonnables !... Pour qu'un père en soit venu à prendre une pareille opinion de son fils, il faut qu'il ait eu cruellement à se plaindre de lui, et que sa conduite lui ait fait éprouver des chagrins auxquels il n'aurait pas dû s'attendre. Pour avoir fait éprouver des chagrins au plus chéri des pères je n'en puis malheureusement pas douter, et je n'en sens que plus amèrement le regret de ne pouvoir par moi-même les faire cesser ; mais, que ma conduite ait été blâmable, je ne le crois pas, parce qu'il n'a jamais dépendu de moi de la rendre différente, et que les motifs qui l'ont dirigée n'avaient rien que de juste et de noble.

Croyez-moi, mon cher papa, je suis au désespoir que la carrière à laquelle je me destine ne soit pas du choix de mes parents, mais je me suis consulté, j'y ai souvent et longtemps réfléchi, il n'est pas en mon pouvoir d'en prendre une autre, mon organisation tout entière s'y oppose, et la force de caractère, nécessaire pour réussir dans une pareille entreprise, me manque totalement. Je suis capable d'efforts extraordinaires et même d'une persévérance étonnante pour arriver à un but auquel je tendrai avec ardeur ; mais une lutte de tous les instants contre moi-même, un travail long qui ne doit me mener qu'à un point qui n'est pas celui que je me propose, une résistance continuelle à des penchants que mon organisation ferait renaître à mesure que je les détruirais sont au-dessus de moi et me sont tout à fait impossibles. D'ailleurs lors même que je pourrais y réussir, vos intentions à mon égard ne seraient point remplies, je ne serais pas heureux, puisque je ne croirais pas l'être ; tandis que quelques revers qui puissent m'arriver dans une carrière que j'ai choisie je ne m'en plaindrai pas. Nous avons mille exemples sous les yeux pour prouver ce que j'avance. Voyez Levaillant, notre plus célèbre voyageur naturaliste, qui vient de mourir. Croyez-vous que cet homme n'ait pas regardé l'existence comme un bienfait malgré toutes les peines et tous les dangers qui ont marqué le cours de sa vie ? Il avait pour la chasse et les voyages une passion telle, qu'à peine avait-il échappé à un danger qu'il se replongeait dans un autre, il aurait traversé les déserts immenses, affronté la soif et la faim, en un mot toutes les formes les plus terribles de la mort, pour conquérir un oiseau ou un quadrupède dont il avait marqué la place dans ses collections. Aussi lorsqu'il était parvenu à ses fins, rien ne pouvait égaler son bonheur. Il dit lui-même, que le jour qu'après des peines inouïes, il tua la Girafe que nous avons au Jardin des plantes, il éprouva une joie telle qu'il ne croit pas que jamais homme en ait ressenti de pareille ; il se roulait par terre en poussant des cris <sup>1</sup>.

Croyez-vous, mon cher papa, qu'un individu ainsi organisé aurait pu se détourner de la route dans laquelle la nature semblait le pousser, et qu'il ne serait pas parfaitement inutile et même cruel de vouloir réformer ceux qui se trouvent dans le même cas ?

Les difficultés à vaincre pour faire le premier pas dans la carrière lyrique, sont très grandes sans doute ; je les vois mieux que personne, et ne me dissimule pas combien elles sont nombreuses et difficiles à surmonter, mais elles ne sont certainement pas telles, qu'avec de la persévérance, de la prudence et du talent on ne puisse en venir à bout avec le temps.

Les 200 fr. que vous avez eu la bonté de m'envoyer au commencement de ce mois ne pourront pas me mener plus loin que le 3 ou 4 mai, parce que j'ai été obligé de rendre 50 fr. dont j'étais arriéré par le papier et la copie qu'il m'avait fallu payer <sup>2</sup>.

Je me suis acheté un chapeau qui m'a coûté 20 fr.

J'ai fait remonter mes bottes 14 fr.

Et je me suis fait faire deux paires de souliers 14 fr.

Je vais encore, mon cher papa, vous faire une demande que vous trouverez peut-être bien indiscrete. J'ai une envie démesurée d'avoir les œuvres complètes de Volney, composées, comme vous savez, des

---

<sup>1</sup> François Levaillant (1753-1824), explorateur de l'Afrique méridionale, avait rapporté en France la première dépouille de girafe qu'on y eût vue.

<sup>2</sup> Il s'agit probablement de frais engagés pour l'exécution manquée de la *Messe solennelle*, le 28 décembre précédent.

*Ruines, du Voyage en Syrie, du Tableau général des Etats-Unis, des Lettres sur la Grèce et des Recherches sur l'histoire ancienne [...]*

Adieu mon cher papa, croyez que je ne suis pas éloigné d'être tel que vous me désirez et que je vous dédommagerai un jour des peines que vous ai causées.

Votre respectueux et tendre fils.

H.Berlioz

\* \* \*

A Albert Du Boys

Paris, ce lundi soir 2 mars <sup>1</sup>

Mon cher Albert, j'y suis encore... Je vous remercie du fond de mon cœur de votre lettre affectueuse. Tout est fini... En vous quittant, j'écrivis en anglais à Ophélie <sup>2</sup>, je la suppliais de nouveau de me répondre un seul mot. Les domestiques n'ont jamais voulu lui remettre ma lettre. Elle leur avait expressément défendu de rien recevoir de moi. Enfin la représentation a eu lieu <sup>3</sup>; exaspéré de douleur, j'ai été entendre mon ouverture qui, mieux exécutée que je ne l'espérais, a produit un effet médiocre sur le peu de spectateurs qui paraissaient dans la salle déserte. J'ai senti qu'il était absolument au-dessus de mes forces de voir Juliette et de renouveler des sensations si extraordinairement déchirantes, que je n'avais pas éprouvées depuis deux ans. Je me suis enfui aussitôt après la dernière note ; je n'ai même pas entendu le son de sa voix. Pendant la représentation je suis allé chez elle, parler à M.Tartes, le maître de la maison qui, par une circonstance fortuite, connaissait ma malheureuse histoire dès le commencement. Cet homme respectable, sachant l'état dans lequel je me trouvais, m'avait fait inviter à le venir voir pour tâcher de me remettre un peu. Il m'a promis ce soir-là de me faire obtenir une réponse en anglais. Il l'avait déjà sollicitée vainement. Il m'a appris ce que je soupçonnais déjà « que toutes les espérances dont on m'avait leurré étaient fausses - qu'elle avait refusé avec une sorte de brusquerie inexplicable un parti extrêmement brillant qui s'était offert l'année dernière - qu'elle lui avait dit, en parlant de moi, que c'était absolument impossible ; et qu'elle ne croyait pas qu'il fût de son devoir de me répondre ». Néanmoins, il l'a sollicitée de nouveau hier de m'accorder quelques lignes. Et voilà ce qu'elle a répondu :

« Monsieur, je vous en prie, ne parlons pas de cela. — Mademoiselle, je vous demande pardon, mais je vous en parle de manière à ce que vous puissiez m'entendre. — Mon Dieu ! je vous l'ai déjà dit, quand M. Berlioz fit faire des démarches auprès de moi il y a deux ans, je lui fis répondre que je ne pouvais absolument partager ses sentiments, je ne conçois pas sa persévérance. — Mais c'est donc tout à fait impossible ?

— Oh ! monsieur, il n'y a rien de plus impossible. [...]

Elle part demain...

Je n'ai point de larmes, je ne souffre presque pas... l'excès de la douleur m'a rendu insensible. Peut-être je m'accoutumerai à la vie. Cependant... Il me semble que je suis au centre d'un cercle dont la circonférence va toujours en grandissant, le monde physique et intellectuel me paraît placé sur cette circonférence qui s'éloigne sans cesse, et je demeure seul avec la mémoire, dans un isolement toujours plus grand. Le matin quand je sors du néant où le sommeil me plonge, mon esprit qui s'était accoutumé si facilement aux idées de bonheur, se réveille souriant ; cette rapide illusion fait bientôt place à l'idée atroce de la réalité qui vient de nouveau m'accabler de tout son poids et glacer d'un frisson mortel tout mon être. J'ai beaucoup de peine à réunir mes idées. Si ce n'était pas pour vous rassurer, je ne vous écrirais pas. Cela me fatigue extrêmement. Je suis obligé de reprendre ma lettre à plusieurs fois pour aller jusqu'au bout.

Je suis allé hier au concert de l'Ecole, la *symphonie en la* de Beethoven a fait son explosion. Je redoutais beaucoup la fameuse méditation <sup>4</sup>. Le public qui ne l'avait jamais entendue l'a redemandée. Quel supplice... Oh ! la seconde fois si les larmes ne fussent venues, je serais devenu fou. [...]

---

<sup>1</sup> 1829

<sup>2</sup> Deux ans auparavant en 1827 Hector Berlioz était tombé amoureux de l'actrice irlandaise Harriet Smithson réputée dans ses interprétations de Shakespeare. Depuis ce temps, il tentait vainement de l'approcher. Très rapidement il l'identifia aux deux héroïnes qu'elle incarnait sur la scène : Ophélie dans *Hamlet* et Juliette dans *Roméo et Juliette*.

<sup>3</sup> Le 25 février à l'occasion d'une représentation de charité à laquelle l'actrice participe il fait exécuter une de ses œuvres, une ouverture (*Waverley*), croyant pouvoir ainsi entrer en contact avec elle.

<sup>4</sup> Il s'agit de la 7<sup>e</sup> *symphonie* de Beethoven qui comprend dans son second mouvement une marche funèbre que Berlioz appelle ici *méditation*.

A présent, que faire ? ... pour qui penser... pour qui écrire ? Que me font les succès, que me fait la vie ?.. Je lis Moore <sup>1</sup>, ses mélodies me tirent de temps en temps quelques larmes. C'est mon compatriote ; l'Irlande, toujours l'Irlande ! J'ai sous les yeux dans ce moment : « Le cœur qui respire avec le plus d'ivresse le parfum des roses est toujours le premier que déchirent les épines ! » Le poète a vécu trop aussi. Hier, en passant dans ma rue, j'ai vu une grande affiche déchirée où il y avait :

aujourd'hui mercredi  
.....*Rom*  
.....*And Jul*  
.....tragédie de Shak  
précédée de *Waver*.....*verture*  
.....par M. Hec.....lioz  
Le rôle de Juliette sera.....thson  
pour la dernière  
.....son départ  
Le spectacle sera terminé  
.....*La Fiancée* <sup>2</sup>

Quel jeu du hasard !

Je ne puis y aller. Toutes les articulations me font mal. Elle vient d'éteindre sa lumière, elle dormira tout à l'heure <sup>3</sup>. L'idée de son retour vers quelque être chéri la berce doucement.

Sa mère est encore occupée dans son appartement. J'entends le bruit des masques sous mes fenêtres ; les cabriolets ébranlent en même temps mes fenêtres et les siennes. Demain elles ne seront plus les siennes.

Je sortirai de bonne heure : elle part à midi. Hiller <sup>4</sup> m'attend à dix heures, il me jouera un adagio de Beethoven ; mes yeux ne demeureront pas secs comme ce soir, c'est tout ce que j'espère.

Adieu... quel silence...

Soyez sans inquiétude, le coup est porté, je suis abattu, mais je garde la vie. [...]

Hector Berlioz

\* \* \*

---

<sup>1</sup> Thomas Moore (1779-1852), poète romantique irlandais.

<sup>2</sup> Le texte de l'affiche était : *Aujourd'hui, Romeo and Juliet, tragédie de Shakespeare précédée de Waverley, ouverture par M.Hector Berlioz. Le rôle de Juliette sera joué par mademoiselle Harriet Smithson pour la dernière fois avant son départ. Le spectacle sera terminé par l'ouverture de La Fiancée de M.Auber.*

<sup>3</sup> Pour se rapprocher de la femme aimée, Berlioz avait même déménagé : il habitait en face de chez elle. Il épousera Harriet Smithson, après bien des péripéties, en 1833 ; ce mariage sera catastrophique.

<sup>4</sup> Le pianiste et compositeur allemand Ferdinand Hiller (1811-1885), par ailleurs ami de Liszt, Chopin, Mendelssohn et Schumann.

## **Hector Berlioz**

### **La Symphonie Fantastique (1830) :**

### **Le programme de la symphonie (versions de 1845 et 1855)**

#### **Version de 1845**

#### **Avertissement**

Le compositeur a eu pour but de développer, dans ce qu'elles ont de musical, différentes situations de la vie d'un artiste. Le plan du drame instrumental, privé du secours de la parole, a besoin d'être exposé d'avance. Le programme\* suivant doit donc être considéré comme le texte parlé d'un opéra, servant à amener des morceaux de musique, dont il motive le caractère et l'expression.

\*La distribution de ce programme à l'auditoire, dans les concerts où figure cette symphonie, est indispensable à l'intelligence complète du plan dramatique de l'ouvrage. [HB]

#### **I Rêveries, passions**

L'auteur suppose qu'un jeune musicien, affecté de cette maladie morale qu'un écrivain célèbre appelle le *vague des passions*, voit pour la première fois une femme qui réunit tous les charmes de l'être idéal que rêvait son imagination, et en devient éperdument épris. Par une singulière bizarrerie, l'image chérie ne se présente jamais à l'esprit de l'artiste que liée à une pensée musicale, dans laquelle il trouve un certain caractère passionné, mais noble et timide comme celui qu'il prête à l'objet aimé.

Ce reflet mélodique avec son modèle le poursuit sans cesse comme une double idée fixe. Telle est la raison de l'apparition constante, dans tous les morceaux de la symphonie, de la mélodie qui commence le premier allegro. Le passage de cet état de rêverie mélancolique, interrompue par quelques accès de joie sans sujet, à celui d'une passion délirante, avec ses mouvements de fureur, de jalousie, ses retours de tendresse, ses larmes, ses consolations religieuses, est le sujet du premier morceau.

#### **II Un bal**

L'artiste est placé dans les circonstances de la vie les plus diverses, au milieu *du tumulte d'une fête*, dans la paisible contemplation des beautés de la nature ; mais partout, à la ville, aux champs, l'image chérie vient se présenter à lui et jeter le trouble dans son âme.

#### **III Scène aux champs**

Se trouvant un soir à la campagne, il entend au loin deux pâtres qui dialoguent un ranz des vaches ; ce duo pastoral, le lieu de la scène, le léger bruissement des arbres doucement agités par le vent, quelques motifs d'espérance qu'il a conçus depuis peu, tout concourt à rendre à son cœur un calme inaccoutumé, à donner à ses idées une couleur plus riante. Il réfléchit sur son isolement ; il espère n'être bientôt plus seul... Mais si elle le trompait !... Ce mélange d'espoir et de crainte, ces idées de bonheur, troublées par quelques noirs pressentiments, forment le sujet de l'*adagio*. A la fin, l'un des pâtres reprend le ranz des vaches ; l'autre ne répond plus... Bruit éloigné du tonnerre... solitude... silence...

#### **IV Marche au supplice**

Ayant acquis la certitude que son amour est méconnu, l'artiste s'empoisonne avec de l'opium. La dose du narcotique, trop faible pour lui donner la mort, le plonge dans un sommeil accompagné des plus étranges visions. Il rêve qu'il a tué celle qu'il aimait, qu'il est condamné, conduit au supplice, et qu'il assiste à sa *propre exécution*. Le cortège s'avance aux sons d'une marche tantôt sombre et farouche, tantôt brillante et solennelle, dans laquelle un bruit sourd de pas graves succède sans transition aux éclats les plus bruyants. A la fin de la marche, les quatre premières mesures de l'*idée fixe* reparaissent comme une dernière pensée d'amour interrompue par le coup fatal.

#### **V Songe d'une nuit du Sabbat**

Il se voit au sabbat, au milieu d'une troupe affreuse d'ombres, de sorciers, de monstres de toute espèce réunis pour ses funérailles. Bruits étranges, gémissements, éclats de rire, cris lointains auxquels d'autres cris semblent répondre. La mélodie aimée reparaît encore, mais elle a perdu son caractère de noblesse et de timidité ; ce n'est plus qu'un air de danse ignoble, trivial et grotesque ; c'est elle qui vient au sabbat... Rugissement de joie à son arrivée... Elle se mêle à l'orgie diabolique... Glas funèbre, parodie burlesque du *Dies irae*\*\* , *ronde du sabbat*. La *ronde du sabbat* et le *Dies irae* ensemble.

\*\*Hymne chanté dans les cérémonies funèbres de l'Église catholique. [HB]

## Version de 1855

### Avertissement

Le programme suivant doit être distribué à l'auditoire toutes les fois que la symphonie fantastique est exécutée dramatiquement et suivie en conséquence du monodrame de Lelio qui termine et complète l'épisode de la vie d'un artiste. En pareil cas, l'orchestre invisible est disposé sur la scène d'un théâtre derrière la toile baissée. Si on exécute la symphonie isolément dans un concert, cette disposition n'est plus nécessaire : on peut même à la rigueur se dispenser de distribuer le programme, en conservant seulement le titre des cinq morceaux ; la symphonie (l'auteur l'espère) pouvant offrir en soi un intérêt musical indépendant de toute intention dramatique.

### Programme de la symphonie

Un jeune musicien d'une sensibilité malade et d'une imagination ardente, s'empoisonne avec de l'opium dans un accès de désespoir amoureux. La dose de narcotique, trop faible pour lui donner la mort, le plonge dans un lourd sommeil accompagné des plus étranges visions, pendant lequel ses sensations, ses sentiments, ses souvenirs se traduisent dans son cerveau malade en pensées et en images musicales. La femme aimée elle-même est devenue pour lui une mélodie et comme une idée fixe qu'il retrouve et qu'il entend partout.

#### **I Rêveries, passions**

Il se rappelle d'abord ce malaise de l'âme, ce vague des passions, ces mélancolies, ces joies sans sujet qu'il éprouva avant d'avoir vu celle qu'il aime ; puis l'amour volcanique qu'elle lui inspira subitement, ses délirantes angoisses, ses jalouses fureurs, ses retours de tendresse, ses consolations religieuses.

#### **II Un bal**

Il retrouve l'aimée dans un bal au milieu d'une fête brillante.

#### **III Scène aux champs**

Un soir d'été à la campagne, il entend deux pâtres qui dialoguent un ranz des vaches ; ce duo pastoral, le lieu de la scène, le léger bruissement des arbres doucement agités par le vent, quelques motifs d'espoir qu'il a conçus depuis peu, tout concourt à rendre à son cœur un calme inaccoutumé, à donner à ses idées une couleur plus riante ; mais elle apparaît de nouveau, son cœur se serre, de douloureux pressentiments l'agitent : si elle le trompait... L'un des pâtres reprend sa naïve mélodie, l'autre ne répond plus. Le soleil se couche... bruit éloigné du tonnerre... solitude... silence...

#### **IV Marche au supplice**

Il rêve qu'il a tué celle qu'il aimait, qu'il est condamné à mort, conduit au supplice. Le cortège s'avance aux sons d'une marche tantôt sombre et farouche, tantôt brillante et solennelle, dans laquelle un bruit sourd de pas graves succède sans transition aux éclats les plus bruyants. A la fin, l'idée fixe reparaît un instant comme une dernière pensée d'amour interrompue par le coup fatal.

#### **V Songe d'une nuit du Sabbat**

Il se voit au Sabbat, au milieu d'une troupe affreuse d'ombres, de sorciers, de monstres de toute espèce réunis pour ses funérailles. Bruits étranges, gémissements, éclats de rire ; cris lointains auxquels d'autres cris semblent répondre. La mélodie-aimée reparaît encore : mais elle a perdu son caractère de noblesse et de timidité ; ce n'est plus qu'un air de danse ignoble, trivial et grotesque : c'est elle qui vient au sabbat... Rugissements de joie à son arrivée... Elle se mêle à l'orgie diabolique... Glas funèbre, parodie burlesque du *Dies Irae*. *Ronde du sabbat*. *La ronde du sabbat* et le *Dies Irae* ensemble

## Hector Berlioz La Symphonie Fantastique : Extraits des Mémoires <sup>1</sup>(chapitres 4, 26, 31)

### Chapitre 4

[...] Les essais de composition de mon adolescence portaient l'empreinte d'une mélancolie profonde. Presque toutes mes mélodies étaient dans le mode mineur. Je sentais le défaut sans pouvoir l'éviter. Un crêpe noir couvrait mes pensées ; mon romanesque amour de Meylan les y avait enfermées. Dans cet état de mon âme, lisant sans cesse *l'Estelle* de Florian <sup>2</sup>, il était probable que je finirais par mettre en musique quelques-unes des nombreuses romances contenues dans cette pastorale, dont la fadeur alors me paraissait douce. Je n'y manquai pas.

J'en écrivis une, entre autres, extrêmement triste sur des paroles qui exprimaient mon désespoir de quitter les bois et les lieux *honorés par les pas, éclairés par les yeux* <sup>3</sup> et les petits brodequins roses de ma beauté cruelle. Cette pâle poésie me revient aujourd'hui <sup>4</sup>, avec un soleil printanier, à Londres, où je suis en proie à de graves préoccupations, à une inquiétude mortelle, à une colère concentrée de trouver encore là comme ailleurs tant d'obstacles ridicules... En voici la première strophe :

*Je vais donc quitter pour jamais  
Mon doux pays, ma douce amie,  
Loin d'eux je vais traîner ma vie  
Dans les pleurs et dans les regrets !  
Fleuve dont j'ai vu l'eau limpide,  
Pour réfléchir ses doux attraits,  
Suspendre sa course rapide,  
Je vais vous quitter pour jamais.*

Quant à la mélodie de cette romance, brûlée comme le sextuor, comme les quintettes, avant mon départ pour Paris, elle se présenta humblement à ma pensée, lorsque j'entrepris en 1829 d'écrire ma *Symphonie fantastique* <sup>5</sup>. Elle me sembla convenir à l'expression de cette tristesse accablante d'un jeune cœur qu'un amour sans espoir commence à torturer, et je l'accueillis. C'est la mélodie que chantent les premiers violons au début du largo de la première partie de cet ouvrage, intitulé : RÊVERIES, PASSIONS ; je n'y ai rien changé. [...]

### Chapitre 26

[...] Immédiatement après cette composition sur Faust <sup>6</sup>, et toujours sous l'influence du poème de Goethe, j'écrivis ma *Symphonie fantastique* avec beaucoup de peine pour certaines parties, avec une facilité incroyable pour d'autres. Ainsi l'*adagio* (*Scène aux champs*), qui impressionne toujours si vivement le public et moi-même, me fatigua pendant plus de trois semaines ; je l'abandonnai et le repris deux ou trois fois. La *Marche au supplice*, au contraire, fut écrite en une nuit. J'ai néanmoins beaucoup retouché ces deux morceaux et tous les autres du même ouvrage pendant plusieurs années.

Le Théâtre des Nouveautés <sup>7</sup> s'étant mis, depuis quelque temps, à jouer des opéras-comiques, avait un assez bon orchestre dirigé par Bloc. Celui-ci m'engagea à proposer ma nouvelle œuvre aux directeurs de ce théâtre et à organiser avec eux un concert pour la faire entendre. Ils y consentirent, séduits seulement par l'étrangeté du programme de la symphonie, qui leur parut devoir exciter la curiosité de la foule. Mais, voulant obtenir une exécution grandiose, j'invitai au dehors plus de quatre-vingts artistes, qui, réunis à ceux de l'orchestre de Bloc, formaient un total de cent trente musiciens. Il n'y avait rien de préparé pour disposer convenablement une pareille masse instrumentale ; ni la décoration nécessaire, ni les gradins, ni même les pupitres. Avec ce sang-froid des gens qui ne savent pas en quoi consistent les difficultés, les directeurs répondaient à toutes mes demandes à ce sujet : "Soyez tranquille, on arrangera cela, nous avons un machiniste intelligent." Mais quand le jour de la répétition arriva <sup>8</sup>, quand mes cent trente musiciens

<sup>1</sup> Berlioz a l'idée d'écrire ses *Mémoires* en 1848. En septembre 1858 il commence à en publier des extraits dans le journal *Le Monde illustré*. Le manuscrit est remis à l'imprimeur en 1864. Publication posthume en 1870.

<sup>2</sup> *Estelle*, roman pastoral de Florian (1755-1794), publié en 1787.

<sup>3</sup> La Fontaine, *Les deux pigeons*

<sup>4</sup> avril 1848

<sup>5</sup> *Symphonie fantastique* : <http://www.hberlioz.com/Scores/pfantastique.htm>

<sup>6</sup> les *Huit scènes de Faust* (sur la traduction de Gérard de Nerval).

<sup>7</sup> Théâtre des Nouveautés : <http://www.hberlioz.com/Paris/BPNouveautesF.html>

<sup>8</sup> mai 1830

voulurent se ranger sur la scène, on ne sut où les mettre. J'eus recours à l'emplacement du petit orchestre d'en bas. Ce fut à peine si les violons seulement purent s'y caser. Un tumulte, à rendre fou un auteur même plus calme que moi, éclata sur le théâtre. On demandait des pupitres, les charpentiers cherchaient à confectionner précipitamment quelque chose qui pût en tenir lieu ; le machiniste jurait en cherchant ses *fermes* et ses *portants* ; on criait ici pour des chaises, là pour des instruments, là pour des bougies ; il manquait des cordes aux contrebasses ; il n'y avait point de place pour les timbales, etc., etc. Le garçon d'orchestre ne savait auquel entendre ; Bloc et moi nous nous mettions en quatre, en seize, en trente-deux ; vains efforts ! l'ordre ne peut naître, et ce fut une véritable déroute, un passage de la Bérésina des musiciens.

Bloc voulut néanmoins, au milieu de ce chaos, essayer deux morceaux, "pour donner aux directeurs, disait-il, une idée de la symphonie." Nous répétâmes comme nous pûmes, avec cet orchestre en désarroi, *Le Bal* et la *Marche au supplice*. Ce dernier morceau excita parmi les exécutants des clameurs et des applaudissements frénétiques. Néanmoins, le concert n'eut pas lieu. Les directeurs, épouvantés par un tel remue-ménage, reculèrent devant l'entreprise. *Il y avait à faire des préparatifs trop considérables et trop longs ; ils ne savaient pas qu'il fallût tant de choses pour une symphonie.*

Et tout mon plan fut renversé faute de pupitres et de quelques planches... C'est depuis lors que je me préoccupe si fort du matériel de mes concerts. Je sais trop ce que la moindre négligence à cet égard peut amener de désastres.

### Chapitre 31

[...] Je ne voulus pourtant pas quitter Paris sans reproduire en public ma cantate de *Sardanapale*, dont le final avait été abîmé à la distribution des prix de l'Institut. J'organisai, en conséquence, un concert au Conservatoire <sup>1</sup>, où cette œuvre académique figura à côté de la *Symphonie fantastique* qu'on n'avait pas encore entendue. Habeneck se chargea de diriger ce concert dont tous les exécutants, avec une bonne grâce dont je ne saurais trop les remercier, me prêtèrent une troisième fois leur concours gratuitement. [...]

L'exécution ne fut pas irréprochable sans doute, ce n'était pas avec deux répétitions seulement qu'on pouvait en obtenir une parfaite pour des œuvres aussi compliquées. L'ensemble toutefois fut suffisant pour en laisser apercevoir les traits principaux. Trois morceaux de la symphonie, *Le Bal*, *La Marche au supplice* et *Le Sabbat*, firent une grande sensation. La *Marche au supplice* surtout bouleversa la salle. La *Scène aux champs* ne produisit aucun effet. Elle ressemblait peu, il est vrai, à ce qu'elle est aujourd'hui. Je pris aussitôt la résolution de la récrire, et F.Hiller <sup>2</sup>, qui était alors à Paris, me donna à cet égard d'excellents conseils dont j'ai tâché de profiter. [...]

---

<sup>1</sup> Le 5 décembre 1830. Berlioz avait obtenu le Premier Grand Prix de Rome avec cette cantate en juillet. C'est aussi en cette période riche en événements – « Les Trois Glorieuses » - qu'il conçut l'orchestration fameuse de l'*Hymne des Marseillais* - la *Marseillaise* (paroles et musique de Rouget de Lisle).

<sup>2</sup> Le pianiste et compositeur allemand Ferdinand Hiller (1811-1885), par ailleurs ami de Liszt, Chopin, Mendelssohn et Schumann.